

Mettez-la au parfum

Tous droits réservés
©Estelas Éditions
BP 20, 11800 TRÈBES France

estelas.editions@gmail.com
www.estelaseditions.com

ISBN : 9791093167695

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Laurent Mansart

Mettez-la au parfum

Polar



Chapitre 1

L'homme ouvrit la porte et entra.

C'est d'abord l'enchevêtrement des parfums qui lui sauta à la gorge, aux narines, monta dans son cerveau. Sucrées, suaves, douces ou fortes, les essences l'emplissaient en un feu d'artifice entêtant. Il y reconnaissait aussi celles, fort peu agréables, de la sueur, d'un peu de sang et de quelques larmes. Un mélange bouillonnant qui s'était échappé de la salle de gymnastique à son entrée, telles les vapeurs étouffantes d'un hammam.

Il se posa sur un banc et la vit. Au milieu d'autres femmes, bien faites, parfaites, pas faites ou à refaire, elle soulevait, comme toutes, ses jambes à tour de rôle. Mains posées sur le tapis, tête en avant, dans la position d'un chat aux aguets, la gauche, puis la droite montaient en un mouvement régulier avec, pour but, celui de modeler encore, si besoin était, ce merveilleux bas des reins.

Il l'observa de longues minutes, sans se soucier le moindre des autres candidates au fessier de marbre. Il contempla les perles de sueur luisant à son front, sur les arêtes de son nez, la courbe de ses seins et la chute vertigineuse jusqu'aux pieds, tout cela activé sur un délire de musique technoïde qu'il aurait abhorré en d'autres lieux.

Brusquement, la professeure, une grande brune racée aux muscles d'airain, claqua dans ses mains pour

signaler la fin du cours. Comme une seule femme, la troupe se releva, s'applaudissant, autant pour se féliciter que pour se donner le courage de revenir dans ce monde de souffrance. Il se leva, quelques filles le saluèrent, tête basse, certaines en souriant. Anaïs alla décrocher une serviette sur l'une des barres d'exercice qui longeaient le mur opposé. S'essuya le visage, s'en fit une écharpe autour du cou et vint vers lui. Il pensa immédiatement à l'une de ces publicités pour les déodorants où les actrices ont l'air plus fraîches après trois heures de sport qu'avant la séance. Il jugea la comparaison dérangeante, voire vulgaire, et la chassa aussitôt de son esprit.

Anaïs s'approcha, toute de grâce habitée, relevant ses cheveux pour y passer un élastique. Elle avait l'air surprise de le voir, l'effet provoqué l'emplit de satisfaction.

— Alors comme ça, vous serez mon ombre ?

Gabriel, appelons-le ainsi, se pencha vers elle, comme pour lui annoncer le nom de l'amant de la reine d'Angleterre. Il chuchota en souriant :

— En tant que telle, vous vous doutiez bien que je n'allais pas rester plus longtemps loin de vous. Notre première rencontre hier à mon bureau m'a donné envie de mieux vous connaître.

Elle ne trouva pas de réponse à cela.

Ils sortirent de la salle. « Enfin », se dit Gabriel qui commençait à avoir sérieusement chaud sous sa chemise.

Anaïs poussa la porte du vestiaire, qui s'était rapidement débarrassé de ses occupantes. Il l'y suivit, sans même prêter attention à la gêne que cela finirait par occasionner, mais ses pensées et les courbes de la jeune

femme ne lui permettaient pas d'avoir ce genre de discernement.

— Accepteriez-vous de dîner en ma compagnie ? Je suis sûr que nous avons beaucoup de choses à échanger.

Miss fitness se planta face à lui, l'air faussement furibard.

— Accepteriez-vous de laisser une dame prendre sa douche et s'habiller sans qu'elle soit importunée par votre regard ?

Notre déjà cher Gaby constata les dégâts, leva les paumes au ciel en signe d'invitation.

— Soit ! Mais je veux une réponse ! Je vous attends, près de la porte.

Porte qu'elle se chargea, une fois l'intrus évacué, de claquer avec virulence.

Vlan !

De longues minutes plus tard, qu'il avait occupées successivement à consulter ses messages sur son portable, se gratter le nez, nettoyer le bout de ses chaussures, lire à quatre reprises le règlement intérieur, siffloter l'air de la *Septième Compagnie*, vérifier vingt-huit fois l'heure à sa montre et à s'inquiéter, songeur, de l'âge pas assez avancé selon lui du président de la République en place, elle réapparut.

Souriante, pimpante, fraîche, en tailleur de lin beige, ses jambes galbées rehaussées de talons, une autre Elle en somme !

— Vous êtes...

Il s'interrompit pour tousser, ce qui lui inspira le mot adéquat.

— Étonnante !

— Merci ! Alors ? Où dînons-nous ?

C'est clair ça, non ?

— Ah... euh, toussa-t-il encore. (Sans doute la vapeur.) Eh bien, je n'avais pas... euh, enfin disons que c'est une surprise !

Ouais, il n'en sait rien, le mec.

— J'adore les surprises, particulièrement celles que me font les hommes élégants qui m'attendent derrière les portes.

Le dragueur fit au plus vite défiler la liste des restaurants acceptables qu'il avait déjà fréquentés. Il ne fallait pas décevoir la Dame tout en s'assurant que l'endroit restât propice à une conversation de grande tenue. Il opta vite pour l'un d'entre eux.

— Vous êtes toujours aussi silencieux en compagnie d'une femme ? s'inquiéta Anaïs.

Ils approchaient du cabriolet de la sportive. Et lui, plutôt de la sportive au cabriolet. Le coquin. Volontiers fière de son dernier achat en date, elle proposa :

— Permettez-moi de véhiculer.

— Le restaurant est à deux pas d'ici, marchons si vous le voulez bien.

Elle :

— Quelle merveilleuse et douce soirée non ?

Anaïs stoppa net, le fixa dans les yeux, de ses yeux à elle qu'aucun mot ne pouvait décrire sans être en dessous de la réalité.

— Dites, si vous m'invitez à dîner pour me parler de la pluie et du beau temps, on pourrait aussi bien en deviser demain par téléphone.

Conseil : oubliez la météo !

— Encore eusse-t-il fallu que vous m'en ayez donné le numéro ! Je ne suis pas très sûr que cela soit bien français, mais je suis certain d'une chose : demain, il fera beau, même en cas de pluie, car j'aurais eu

l'insigne honneur de vous avoir à ma table toute la soirée. Savez-vous combien d'hommes aimeraient être à ma place en ce moment ?

Il prit une voix de vieux marlou afin de poursuivre son monologue :

— J'en ai connu d'autres avant vous, ma petite fille : des mal aimables, des mal-aimées, des malpolies, des trop polies pour être honnêtes, des furies, des furieuses, des ambitieuses, des filles du Zambèze, des religieuses, des chocolats, des cafés crème, des catins, des câlines, des excitées, des excitantes, des mariées, des marrantes, des peureuses, des pleureuses, des qui minaudent et des minettes. Mais vous, je vous classerais dans la catégorie des exigeantes. Ça tombe bien, je vous laisse exiger de moi ce que vous voulez !

Anaïs éclata d'un rire euro¹, reprit sa marche vers le restaurant, lançant son bras en avant pour l'inviter à le suivre.

Dans le soir montant, la lune prit place au-dessus d'eux, entière et astrale, blanche comme une page à noircir.

¹ Le franc n'ayant plus cours, la littérature s'adapte.

Chapitre 2

Trois jours plus tôt.

Kurt tentait d'éviter les flaques d'eau croupie, marchant sur les rares planches posées au sol par les ouvriers, afin de protéger ses chaussures de prix. Il pestait intérieurement contre l'homme qui lui avait donné rendez-vous sur ce chantier misérable au cœur de la proche banlieue parisienne. Kurt détestait par-dessus tout qu'on s'en prît à ses vêtements. Toujours habillé d'un costume de luxe à la dernière mode, tiré à quatre épingles, et même à six, il n'avait pas pour habitude de fréquenter des lieux aussi boueux et insalubres. « Mais les affaires sont les affaires », pensa-t-il en toquant à la porte du cabanon de tôle qui trônait au milieu du foutoir à ciel ouvert. Une voix lui enjoignit d'entrer.

Kurt jaugea immédiatement son interlocuteur. Petit, rond, tondu, son nez avait dû prendre plus de coups que celui de Sugar Ray Robinson dans toute sa carrière professionnelle. On eut dit qu'il était passé de gauche à droite, puis inversement. Aujourd'hui, il penchait plutôt à bâbord et, rien que pour l'avoir contraint à maculer ses chaussures de boue jaunâtre, Kurt aurait bien fini de l'envoyer pour de bon par-dessus bord. Le culbuto en costard marron lui tendit une main manucurée et

bagousée en plein qui n'eut pas l'honneur de recevoir celle du visiteur.

Kurt dépassait le nain de jardin de plus de deux têtes. L'Autrichien impressionnait autant par son élégance que par sa carrure, son visage émacié, la pâleur de ses traits, la profondeur abyssale de ses yeux bleu nuit et la blondeur infinie de sa fine chevelure. Mis dans le vent, le gros sac remisa rapidement sa paluche dans sa poche, y trouva un mouchoir, un trombone, son téléphone, un bonbon prémâché, un préservatif, un couteau suisse, un porte-monnaie vide, un porte-chéquier plein et observa le porte-flingue qui lui faisait face des pieds à la tête. Ce faisant, le torticolis lui vint lorsque ses yeux voulurent s'approcher du sommet du crâne de son « invité ». « Ce type devrait tourner dans des films consacrés à la Seconde Guerre mondiale, se dit-il, mais on lui filerait pas le rôle d'une victime. »

— Appelez-moi Paul, lança-t-il, cela suffira entre nous.

— Ne m'appellez pas, répondit l'autre, glacial, et surtout, ne m'appellez plus pour me donner renne carde dans ce chenre d'endroit ! La prochaine fois, je vous rajoute la note du teinturier, et je vous mazacre, compris ?²

Paul, puisqu'il a affirmé se prénommer ainsi, attrapa le mégot d'un cigare posé dans un cendrier Pastis 51 et

² — Ne m'appellez pas, répondit l'autre, glacial, et surtout, ne m'appellez plus pour me donner *rencard* dans ce *genre* d'endroit ! La prochaine fois, je vous rajoute la note du teinturier, et je vous *massacre*, compris ?

le ralluma à sa bouche. La flamme de trois mètres de haut qui s'échappa de son zippo manqua de foutre le feu au poster collé au plafond par le chef de chantier, poster représentant une jeune fille de bonne famille totalement dépoilée et entourée de quatre éphèbes en salopette dont la particularité est qu'ils portent tous, sans exception, une main au niveau des parties génitales. L'air inspiré par cet aréopage masculin, la jeune femme est en train de leur lire un extrait du *Petit Prince* en langue hongroise dans une édition de luxe imprimée à Romorantin³. Kurt se dit qu'il n'avait jamais connu ce genre d'émoi quand sa maman lui contait les aventures du petit Adolf, le soir avant de s'endormir. Quoique.

Les poils du nez brûlés au troisième degré, Paul, continuons de l'appeler comme cela, s'épongea le front à l'aide de son sordide mouchoir puis tendit une enveloppe kraft à son interlocuteur.

— Ouvrez, se permit-il d'ordonner. Voici la personne que vous devrez suivre à la trace en attendant les instructions.

Kurt extirpa les photos de sa cible. Il la trouva immédiatement à son goût, ce qui n'altéra en rien son professionnalisme. Bien que la Dame fût des plus attirantes, elle allait peut-être se retrouver sous le feu nourri de son calibre, tâter du Glock 17 que lui avait offert son tonton Rudy lors de son intronisation aux Nouvelles Jeunesses du IV^e Reich pour ses 17 ans. L'évocation succincte de ce merveilleux souvenir faillit

³ Loir-et-Cher.

lui arracher une larme. Mais il n'était pas du genre à se laisser aller, que ce fût en ravivant la mémoire de son adolescence en chemise brune ou bien en s'attardant sur les photos d'une femme au charme étonnant.

— Où puis-je la trouver ? demanda-t-il simplement.

— Vous découvrirez tous les renseignements au dos des photos. La somme prévue sera versée sur votre compte offshore après exécution du contrat. C'est une très belle somme.

— Mais c'est une très belle cible !

Il s'en voulut d'avoir dévoilé le début du commencement d'un soupçon d'empathie.

— Qu'a-t-elle fait de si impoli pour qu'il faille s'occuper de son cas ? se reprit-il.

— Mon p'tit doigt me suggère : une connerie ! J'en sais rien, mon pote, je passe les messages moi.

Sans prendre la peine de saluer le nabot, l'Autrichien tourna ses talons, crottés, enfouissant l'enveloppe dans sa veste.



Cigarette aux lèvres, planté sous un réverbère à la lueur naissante, Kurt observait sa proie. Près de l'entrée d'un restaurant huppé, sa cible était désormais accompagnée, rien cependant qui puisse contrarier le Germanique. Mais le temps lui était compté et cet obstacle lui demanderait une double implication. La note de frais s'allongerait de manière inévitable. Kurt songea que cette femme aurait pu, voire dû, finir dans son lit. Il

soupira en la voyant pénétrer dans l'établissement au bras de l'inconnu. Ennuyé et un poil jaloux.

Les lumières du restaurant inondaient maintenant la rue d'une pâle clarté orange. Il faudrait patienter.

Chapitre 3

C'est un homme très droit, dégarni, grand et beau dans sa livrée. Le sourire est constant, sa politesse ne souffre aucune obséquiosité. Une gravure. Impérial, il opère en silence, donne des ordres sans blesser, savoure les courts moments d'intimité avec ses clients. Son air de statue en mouvement, sa concentration extrême inspirent le respect à ses troupes. Aucun plateau n'a tremblé dans ses mains, aucun chef n'a osé s'y frotter. Il n'a jamais eu à souffrir d'une minute de retard, n'a jamais trompé sa femme, épousée en justes noces quarante ans plus tôt à Carentan⁴. Une femme qu'il honore encore une fois par semaine, même la grippe de l'hiver précédent n'ayant pu enrayer cette précision de métronome. Pas question de décevoir son aimée⁵.

Cet homme, donc, se penche avec élégance vers Gabriel. Silhouette souple, murmures. Mousse et pampre.

— L'addition, monsieur.

— Merci, Jacques⁶. Dites-moi, mon ami, pourrions-nous avoir deux autres cafés ?

⁴ Manche, chef-lieu : Saint-Lô.

⁵ Elle s'appelle Aimée.

⁶ Toujours bien de connaître le petit nom du serveur !

— Évidemment, monsieur, ils vous seront gracieusement offerts.

— Jacques, vous êtes un amour !

Jacques sourit, interpelle le bar d'un claquement de doigts où le préposé au percolateur s'active rapidos. Moins d'une minute passe et voilà la serveuse, munie d'un plateau, de deux tasses remplies à ras bord, de sucre et de friandises chocolatées, d'un chignon impeccable, d'une robe noire courte et immaculée, d'un décolleté trop décolleté, d'une rangée de dents blanches plus éclatantes qu'un collier de diamants et de ses 21 ans. Elle pose le contenu de son plateau devant le couple, d'abord la dame, comme on lui a appris à l'école hôtelière de Moëldieu-les-Poêles⁷ puis le monsieur. Yvette⁸ balance vers l'homme un sourire de première communiant venant de découvrir dans la sacristie ce qui se cachait sous l'aube de son petit camarade Jean-Claude. Puis elle s'en va, l'esprit empli de ces vaines pensées dont lui parlait, un peu trop souvent, le Père Manenté, abbé de Moëldieu, après le catéchisme.

— Vous plaisez aux femmes, lance Anaïs mains jointes sous le menton, yeux de biche rivés sur son compagnon de table.

Il soupire, le regard songeur, donnant un coup d'œil circulaire à une salle qui se désemplit.

⁷ Calvados, chef-lieu : Caen.

⁸ Qui tient son nom de celui de sa grand-tante par alliance du côté du beau-frère de sa mère adoptive.

— Vous croyez ?⁹

D'un geste à l'élégance toute britannique, la voilà qui porte la tasse à ses lèvres ourlées : quelle distinction ! Plus rustre, il avale d'un coup sa propre dose de caféine. Il en faudra !

— Pourquoi jouez-vous les modestes ? Cette petite serveuse aurait fondu comme une motte de beurre sous une lampe UV si vous lui aviez décoché le moindre sourire. D'ailleurs, vous êtes-vous posé la question des raisons qui m'ont poussée à accepter ce dîner avec vous ?

— Vous aviez faim, et rien dans les placards ?

— C'est cela ! Ne jouez pas au plus fin avec moi, vous ne gagnerez pas.

Que tu dis !

Les papilles encore envoûtées par les mets délicats qu'ils viennent de déguster, le cœur léger, Anaïs et Gabriel déambulent sans but sous la pâleur d'une lune parfois cachée par de sombres nuages. La chaleur du printemps s'est installée, de celle qui pousse hommes et femmes à opérer une fusion de leurs peaux. Près du fleuve, sous la rangée de peupliers, le parfum des impatientes est exalté par une douce brise venue du Sud.

⁹ La réplique initiale était : « Je ne sais pas. » Mais on me l'a piquée pour un film, preuve supplémentaire que la littérature souffre de la dictature de l'image.

Les ombres altérées des arbres offrent au duo de promeneurs une allée royale, des marches vers l'éternité.

C'est le moment, mon grand.

D'un geste souple, la main leste mais encore timide se porte au flanc de la dame. L'étreint, l'approche, la serre sans la forcer, passe dans le dos. Puis elle appuie, mais n'a guère besoin d'engager plus avant. Le corps suit, frôle son semblable, le contacte, le touche, l'épouse. Les souffles se reprennent en chœur. Les jambes — ah ! ces jambes ! — s'entremêlent tels des lierres affolés. Au sommet, ce sont les bouches maintenant qui s'aimantent. Conclusion inéluctable : les lèvres enfin s'embrasent, un courant continu, feu de Saint-Jean, feu de tout bois. De sacrées flammes !

— Hey !

Douche froide sur l'embrasement.

Les quasi-amants se détachent, tournent leurs regards vers le peuplier le plus proche. En a surgi une espèce d'ectoplasme, un fantôme de personne, hirsute et démantibulé, sans âge et sans couleur. La « chose » a tout de même ceci de particulier qu'elle tient dans sa main droite, en guise de cadeau de mariage, un couteau d'une longueur remarquable, assez en tout cas pour être remarquée.

— Vot' fric, les tourtereaux ! lâche le mal peigné d'une voix de fausset.

— Ton froc, le hippie ! réplique sa victime masculine qui vient, sous les yeux ébahis d'Anaïs d'extirper un calibre 6,35 de sa poche intérieure droite. Comme quoi, on n'est jamais trop prudent, mais on a beau le répéter, ça sert à rien, ma pov' dame.

— Non mais... euh, c'est moi qui vous... euh, braque. Euh, bon je me tire, OK OK !

L'est dans ses petits souliers, l'apôtre !

— Ouais, tu te tires, mais tu laisses ton froc. J'ai horreur qu'on me dérange pendant que je cause à une dame, alors t'es puni !

L'affreux, à court d'arguments, lâche son coutelas, et se met à pleurer en appelant sa maman. Comme celle-ci ne l'a pas reconnu, il tire vite un trait sur l'espoir de recevoir une quelconque réponse puis se résout à baisser aux chevilles l'infâme toile de tissu marron lui servant de culotte. Ses genoux cagneux s'entrechoquent. Flippé à mort il est.

Gabriel engage la balle.

— Allez, cours ! Si je te revois dans le coin, je te ferai aussi enlever ce qui ressemble de loin à ton slip !

Et le voilà, l'étrange, s'échappant, silhouette dégingandée battue par le vent, pas pressé de revenir se planquer derrière un peuplier un soir de juin.

Anaïs, qui ne s'est pas mêlée de la conversation, demande :

— Vous transportez un browning en permanence dans votre veste ? Je croyais que les policiers devaient se balader sans arme quand ils n'étaient pas en service ?

— Mais je suis en service.

— Vous pensez sincèrement qu'une garde aussi rapprochée est nécessaire ?¹⁰

— Quand une recherche en paternité vous désigne comme héritière de la première fortune du pays détenue par un papy de 97 piges sur le point de passer l'arme à gauche, je crois que ça vaut le coup.

— Si j'avais su, soupire-t-elle. Je serais restée une tranquille petite commerciale en lingerie fine orpheline¹¹.

— Vous me redirez ça quand vous aurez achevé votre collection de cabriolets.



Kurt ne s'y attendait pas. Vingt mètres plus loin, l'accompagnateur de sa cible venait de dégainer un flingue de compétition au nez d'un clochard belliqueux. « Ennuyeux », se dit-il, tout en se réjouissant d'avoir un adversaire de poids à éliminer. Un peu de sport n'a jamais fait de mal à personne.

¹⁰ Ce qu'il a aimé dans la phrase Gaby, c'est le mot « rapprochée ».

¹¹ Parenthèse misogynne : la première nana qui sait réellement ce qu'elle attend de la vie. Le timbre sera remboursé.

Chapitre 4

Elle s'avavançait avec grâce sur le bois ciré qui lui semblait un tapis de nuages. En clair, elle flottait sur le parquet flottant. Au mur, la *Constellation* de Miró formait un autre ciel clair-obscur dans lequel elle eut soudain envie de se perdre, se fondre, pour ne plus redescendre. Un bras encercla son ventre en un geste délicat. Une invitation. La douce ceinture de chair provoqua chez Anaïs une accélération subite de sa respiration. Marvin Gaye transcendait l'instant de son *Trouble Man*. Ses vocalises sensuelles achevaient de semer une panique délicieuse dans son âme et son sang.

En apesanteur, la jeune femme se transporta jusqu'à l'immense fauteuil de cuir beige qui trônait au milieu du salon. S'y posa. Y posa sa tête à la renverse, prête à recevoir d'autres offrandes au goût salé. Elle avait toujours adoré la mer et cherchait chaque fois en l'homme ce qui pouvait lui rappeler l'enveloppante glissade de l'eau sur sa peau. Beaucoup n'avaient eu d'enveloppant que des draps froids et des couettes informes qu'elle quittait rapidement au matin.

Gabriel se pencha. L'embrassa. Ce qui l'embrasa. Ce qui le contenta. Et, à elle, la mer cela lui rappela.

Puis il se dit qu'il était temps d'arrêter de chercher des rimes en A, mais plutôt en O, comme « Oh ! ».

— Oh !

L'amant, poète à ses heures vraiment perdues, s'était, dans un élan à peine perceptible, laissé glisser d'haut en bas.

Oui, je sais, on dit « de haut ». Mais c'est qu'il est pressé l'animal.

Tel un félin pour l'autre et, ne tenant pas compte de ce jeu de mots éculé, concentré sur son objectif, il avait remonté la jupe de la jeune femme. Puis immiscé sa tête entre les cuisses de la belle, comme attiré par un abîme de douceurs, délices, parfums et autres gourmandises. Promesses de festin pour le félin. Promesses festives pour la féline.

Alors évidemment, après tout ça, elle, elle dit « oh ! ». Et c'est bien normal.

Mais Gabriel, c'est pas le gars qui s'arrête en si bon chemin. Il ne va pas se contenter de ce petit cri féminin. Il baisse le bout de tissu en dentelle qui lui barre la route vers le paradis. L'objet est jeté au loin sur le sol. Son importance dans la vie d'Anaïs vient d'en prendre un coup. Le string, négligé, abandonné, fait la gueule. La frêle étoffe se noie dans son chagrin, ce qui, vu son taux d'humidité actuel, lui rend la tâche facile. Le jeteur de culotte approche sa bouche de l'ancre désiré. Et emploie sa langue à parcourir lentement, de bas en haut puis de haut en bas donc¹², les lèvres offertes, tremblantes, pour tout dire brûlantes, qui, presque, le guident dans sa quête de plaisir. Il n'en a aucune envie, au contraire, mais il voudrait s'en défaire qu'il ne le

¹² Là, il prend son temps, vous voyez la nuance ?

pourrait plus. Anaïs a posé sa main sur la tête de l'homme, l'aidant à imprimer le rythme de l'exercice en cours. À en juger par la force avec laquelle elle lui appuie sur le crâne, Gabriel se dit qu'il doit pas mal se débrouiller. Et franchement, ça le contente. On est con quand on est mâle.

Mais elle s'en fout de ça pour l'instant. Pour les compliments on verra après. Elle crie que « oui, oui et oui ». Elle est trempée, enflammée, enflammée, surflammée. Et les yeux grands ouverts, regarde au plafond défiler les étoiles de son plaisir. Des feux de Bengale s'allument, des lampions multicolores, une fête foraine, le grand huit, un manège qui danse, tout y passe. Il s'occupe maintenant de son clitoris, ça tombe bien, elle est plutôt clito. Tous ces heureux hasards, la vie est merveilleuse.

Alors forcément, ça devient autre chose que la fête foraine. Anaïs s'accroche mais sent qu'elle se soulève. Que quelque chose la soulève. Ce n'est plus un manège, c'est Luna Park, mieux même, Cap Canaveral, cap sur Vénus.

Elle écarte ses jambes tant que celles-ci peuvent lui répondre.

La voilà ailleurs. Dans le tableau de Miró. Mirobolante, spationaute du plaisir. Dans l'espace, personne ne vous entendra crier. Donc elle crie. Ouvre son chemisier. Sa main libre empoigne un sein, puis l'autre. C'est du délire. Et l'autre là, qui continue, qui la dévore, l'envahit. C'est ça : elle est envahie, elle n'a plus

de territoire. Elle lui laisse le pouvoir. À elle tout le reste.

Et puis quand même, parce que ce n'est plus tenable, plus soutenable, parce qu'il faut bien que cela cesse pour que cela recommence, elle laisse des étoiles, des lunes, des planètes, des galaxies entières venir tourbillonner devant ses yeux. Et s'y noie avec délice. Ça ne dure qu'un instant, le temps d'un hurlement primal, d'un souffle de vie, de bonheur. Une éternité quoi !

Puis elle rit. Puis il rit aussi. Lui embrasse tendrement les cuisses, calmant sa merveilleuse douleur du bout de ses lèvres de lin. À nouveau – parce qu'elle adore ça –, elle attrape ses cheveux pour que son regard se concentre sur elle. Elle a un truc super important à lui dire, elle veut toute son attention.

— Monsieur Gabriel. Je crois que la nuit va être longue.

Par la grande fenêtre ouverte qui donne sur le balcon, l'air s'engouffre portant en lui les parfums d'une nature pourtant lointaine. Il semble même aux amants reconnaître celui du jasmin. Sans doute un effet de leur imagination. Dans la pénombre, une ombre se déplace. Les branches d'un marronnier craquent. Rien qui puisse mettre fin à la nuit cependant.

Chapitre 5

Décidément, cette traque faisait remonter en lui des souvenirs émouvants. Kurt était cette fois en train de grimper dans un arbre. Il constata vite qu'il n'avait rien perdu de son agilité dans l'exercice. La même qui lui permettait, enfant, d'aller mater en loucedé, et du bout de la jumelle, la culotte Kleines Boot¹³ de son adorable cousine Ursula, toujours prompte, à cette époque épique, à offrir le dessous de son kilt plissé aux regards des passants à travers la fenêtre de sa chambre, pour peu qu'ils – les passants – mesurassent 3,50 m, la fräulein créchant à l'étage. Bien que grand pour son âge, ou si peu âgé pour sa taille, Kurt n'atteignait pas la hauteur requise, pas plus qu'il n'était doué pour le saut à la perche ou le vol libre. C'est donc planqué dans le noyer du jardin de son oncle Rudy que le jeune blondinet matait le spectacle, petit cochon tenant sa longue-vue d'une main et, bien entendu, le tronc du juglandacée de l'autre.

Bref.

L'Autrichien arriva au sommet du marronnier sans difficulté. Ce n'était pas Ursula, et il ne distingua point de Kleines Boot. Et pour cause, sa cible était positivement, et dans l'ordre : à poil, à genoux, perdue dans

¹³ Petit Bateau.

ses cheveux, penchée sur l'entrejambe de l'inconnu, en train d'effectuer un mouvement de tête qui ne laissait aucun doute sur la destination de cet effort. Il ne lui vint alors qu'un mot : « *Französisch !* » Traduction : « Ah, les Français, tous les mêmes ! »

Le germanophone a le sens du résumé.

Mais ça commençait un peu à l'emmerder cette histoire de garde très rapprochée du corps de la dame. Si on en venait à lui demander de trucider le duo, il allait devoir réclamer une rallonge au commanditaire et ça, ça prenait toujours du temps. Non pas en paperasse, vu que dans son milieu, on ne s'embarrassait guère avec l'administratif, mais en palabres. Encore du tracass. Et à force de se tracasser comme ça en haut de son arbre, il en oubliait un peu de surveiller les débats d'ébats d'en face. Il reprit ses esprits alors même que le bodyguard venait de se lancer dans une partie de « je suis là, je suis plus là, je suis là, je suis plus là » avec sa camarade de jeu, en totale béatitude devant les talents de son prestidigitateur du soir.

« Bon, l'endroit est indiscret au possible et buter un flic, en tout cas un mec qui en a tout l'air, et un témoin gênant dans l'appart d'icelui, ça provoquerait plus de suif que de commodité. » En clair, Kurt se marmonna qu'il irait bien se pieuter, on ne le payait pas à l'heure. Il en avait assez vu et, au cas où, un plan d'élimination commençait à se dessiner dans sa tête malade. Au moins, le gars gardait un peu de lucidité sur son moi profond. Demain, il ferait jour, comme disent ces cons de Français, dignes héritiers selon lui, en matière de

bon sens, du seigneur de La Palice. Le voilà donc en train de descendre de son – retenez votre souffle – *Hippocastanaceae*, en essayant de ne pas se rétamer sur la grille de protection quatre mètres plus bas. Il se laisse glisser comme une chatte, dans le but de mettre un terme à l'insupportable hégémonie du masculin autant que pour se suspendre à une dernière branche. Hop ! Le voilà qui retombe au sol à la fois : sur ses pieds, en douceur et avec une certaine élégance. Faut reconnaître qu'il a assuré, même si c'est lui le méchant de l'histoire. Ce dont vous vous étiez tous rendu compte j'espère, hormis quelques nostalgiques d'une époque où le beurre se payait en tickets, mais ne nous énervons pas.

Alors, c'est là où c'est drôle, quand bien même il est inutile de solliciter vos zygomatiques plus que de raison, pile quand les belles pompes de Kurt font *clac* ! sur le bitume, un individu encore mal identifié s'offre à son regard. Il jauge le truc à moins d'un mètre. Un peu plus, l'Autrichien lui tombait sur le râble, la tête ou les épaules, enfin, lui qui vient de nous gratifier d'une scène à la James Bond, se serait retrouvé propulsé dans un des meilleurs gags, c'est pour dire, des « Sous-doués ont retrouvé la septième compagnie des charlots ». Mais rien de cela, ouf ! L'honneur germain et celui du cinématographe mondial sont saufs. Nous pouvons donc nous intéresser de près, de la plus sérieuse des manières, je dirais même de la plus profonde et scientifique, à l'individu.

Comment vous dire ?

Soit sur 1 830 mm de haut, un pantalon informe d'uniforme de couleur kaki, surmonté d'une parka longue sans formes, d'une teinte proche de celle évoquée plus avant, le tout supporté par une paire de baskets difformes de la marque « niquées ». Information à donner sous toute réserve, l'un des godillots étant *a priori* jaune, l'autre sans doute rouge, mais faut voir à la lumière. En dessous d'une capuche tordue s'illuminent d'un coup une rangée de dents aussi bien alignées que les rails du TGV Atlantique et deux yeux, le compte est bon, en forme de calots. Ce qui n'est encore qu'une silhouette pour Kurt arbore aux doigts une collection d'énormes bagues rutilantes, briquées du jour, sur lesquelles figure, en cinq épisodes, le déroulé complet de la victoire des Zoulous du chef Ntshingwayo Khoza sur les Britanniques lors de la bataille d'Isandhlwana¹⁴ en 1879.

Et vous aurez beau penser que c'est impossible, tas d'ignares, mais pour reconnaître ça au premier coup de quinquet, faut faire preuve d'une immense culture. Je dis ça, je dis rien.

Le gars étant noir, dans le noir, Kurt opère un léger mouvement de recul dû autant à sa surprise qu'à ses rapports plus ou moins distants, que je qualifierais presque de racisto-freudiens, avec tout ce qui s'apparente à l'Autre. L'*Österreicher* souffrirait-il d'ostracisme ? Nous en saurons plus à la suite de ce dialogue.

¹⁴ Province du Natal, Afrique du Sud.

— Tu m’as fait peur, mec !

— Was ?

— Toi-même. Putain t’es tombé de la lune ou bien ?
T’es un Sélénite, c’est ça ?

— Was ?

— Si tu veux, j’ai de quoi te renvoyer là-haut vite fait bien fait !

Là-dessus, l’impromptu ouvre un pan de son manteau, découvrant un jardin suspendu composé de plusieurs petites touffes d’herbe étiquetées. Une vraie supérette mobile.

— Pour la compagnie aérienne, t’es plutôt Maroc ou Afghanistan, *mein Liebling* ?

En guise de réponse, le germanophone lance un « *Raus !* » mâchoire serrée, regard d’acier acéré pas rassurant.

— Dégage, sale...

Il a tellement la bave aux lèvres que le mot de la fin n’en franchit pas la barrière. Pas plus que celle de la langue, et tant mieux en fait. Le costumé s’engage donc sur un terrain plus idéologique afin de conclure son entretien.

— Les gens comme toi sont la lie de l’humanité !

Content de sa formule, lui aussi écarte sa veste et laisse entrevoir la masse sombre de son gros calibre. Puis, il évince le commercial en marie-jeanne de sa route et, devinez quoi, s’enfonce dans la nuit, d’un pas comment ? Déterminé tu penses !

— T’es pas cool, mec ! en conclut le vendeur à la sauvette, bravache.

Réplique envoyée pour la forme et la frime. Au fond, le dealer spécialiste de l'histoire de l'Afrique du Sud a le souffle court. Il s'accroupit pour le reprendre en regardant du coin de l'œil s'éloigner le grand blond avec deux chaussures noires. De petits rus de sueur froide sillonnent sous ses dreadlocks, tandis que des papillons dont les ailes seraient de frêles lames de rasoir parcourent soudain son ventre. Mais l'homme est rude et se relève vite. Il observe à nouveau le tréfonds de la rue dans lequel le tombé du ciel s'est fondu pour toujours. Sur son passage, une nuée de pigeons effrayés s'étaient enfuis. Les voilà qui reviennent à la manière d'un tourbillon roucoulant, redonnant à l'endroit son apparence initiale et ses bruits. Tout à l'heure au petit jour et comme tous les jours, des petites vieilles viendront leur semer de petits bouts de pain rassis. Tout va bien. Le mal n'a fait que passer.

Chapitre 6

— Ouvre, Gaby, c'est moi.

Plaqué contre le mur attenant à sa porte d'entrée, Gaby donc, le fameux, torse nu, musclé et imberbe selon le souhait de mes lectrices chéries, serviette de bain autour de la taille, hésite malgré l'injonction. En plus je le comprends : la sonnette à deux du mat alors que tu es au pieu en train d'envelopper miss tu-me-rends-dingue de ton odeur de mâle parfait, ça vous attire des inquiétudes légitimes. Et c'est légitimement armé de son browning – de service ! – que celui qui reste l'amant du siècle à l'heure tardive où nous imprimons venait de traverser son appartement à pas feutrés.

— Pépito ?

— Si fait !

Ouverture. Entrée en lice du susdit.

— Putain, Gaby, j'en ai marre que tu me files ce surnom de colonialiste, peste le mécontent.

— C'est affectueux, tu sais bien !

— T'as raison, j'adore. J'ai l'impression d'être le nègre privilégié de ta plantation de canne à sucre !

— Ça va, calmos ! Et puis tu veux que je t'appelle comment d'abord ?

— Par mon prénom, abruti !

— T'en as un ?

— T'es vraiment un sale con !

— Moi aussi je t'aime, susurre Gabriel.

Sur ces paroles dont la tendresse emplie de pudeur n'aura échappé à personne, les deux hommes, virils mais corrects, se sentent soudain caressés par une pluie immatérielle et parfumée, douce et empreinte des suavités d'un printemps oriental. Anaïs ! Évanescence, vacillante, habillée d'un rien, un drap blanc, une impératrice romaine.

— Qui est-ce ? demande-t-elle la voix troublée.

— Oh, ne t'inquiète pas, je te présente Pé...

— Lieutenant Jean-Firmin Fouchet de la Tourprendgarde, vicomte de Trois-Rivières¹⁵. Pour vous servir, chère madame !

Le noble rasta attire à sa bouche la main de la divine, laisse ses lèvres en suspens à quelques millimètres de sa peau de soie sur laquelle il ne dépose en guise de baiser qu'un simple échantillon de son souffle, à peine perceptible. Bref, c'est la classe. Toujours à demi à poil, Gabriel, pourquoi pas, hoche les yeux et lève la tête au ciel. Anaïs regarde le vicomte se redresser et lui offrir un sourire en demi-lune. Satisfait de sa prestation, il enchaîne :

— Vous en avez de la chance de dormir chez ce grand professionnel qui vous sert de tour de guet. Je ne me souviens pas que lors de la dernière surveillance sur laquelle il a été affecté, le petit comptable aux cheveux gras d'un pont de la drogue ait connu un tel plaisir !

Un peu emmerdé, Gabriel tente une réplique judiciairement correcte :

— Je suis la procédure.

— Tu appelles ça comme tu veux.

¹⁵ Guadeloupe, 971.

— Sinon, hormis une révision du Code d'éthique de la police nationale, qu'est-ce qui t'amène, Louis XIV ?

— Le type qui te suit, c'est du lourd.

— Genre ?

— Un pro, du sérieux. Le mercenaire en costard, va-chement calibré, déterminé, patient. Un Allemand. Je lui ai collé un traceur sous sa bagnole pendant qu'il était dans l'arbre.

Son supérieur le tronçonne dans son élan :

— Quel arbre ?

— Celui-là !

Jean-Firmin désigne le marronnier donnant sur le balcon. Effet instantané : la déglutition d'Anaïs a été ressentie jusqu'en Alaska, le séisme ayant atteint la barre du 9 sur l'échelle de Gerald Ford qui en compte 8. Rappelons pour mémoire, bande d'incultes, que l'échelle de Ford a été créée dans les années 70. Elle mesure le degré de honte éprouvée au sortir d'un événement vous ayant personnellement affecté. Il lui a été attribué le nom de l'ancien Président des États-Unis, lequel se cassait régulièrement la gueule lorsqu'il descendait les escaliers d'un avion devant les télés du monde entier. Et comme je vois que ça ne rentre pas, je vous file un exemple : une mariée qui découvre sur le film de ses noces qu'elle a passé la soirée entière avec un trou au cul de sa robe est mesurée à 6. C'est capté ? Reprenons.

Le multi-bagousé a bien entendu le phénomène et se tourne, les yeux emplis de mansuétude, vers son épicentre.

— Il ne m'a pas raconté ce qu'il a vu bien sûr. Notre dialogue fut peu constructif. Bon alors avec le traceur, on devrait vite savoir où il crèche.

— Ah, parce que tu lui as parlé ? s'étrangle Gabriel.

— Ouais ! Une mauvaise rencontre est vite arrivée dans le quartier. Je lui ai fait le coup du dealer, il a juste évoqué l'idée de m'exterminer. Au moins, on a deux infos : il tourne pas à la dope et je crois qu'il est un brin raciste.

Voire un brun.

— Du premier choix !

— Manu se charge de se rendre à tous les endroits où la tire stagne un peu trop. Il devrait le loger rapidos.

— Ensuite, on lui file le train et on remonte à la source, envisage Gabriel.

— Voilà ! J'adore ce boulot. Trop facile !

— D'après ce que tu me décris, il ne nous suit pas seulement pour glaner des renseignements.

— Vu le lascar, je dirais plutôt que ceux qui l'ont chargé de coller aux basques de madame ont une autre idée derrière la tête.

À ces mots, madame justement, qui est passée il y a une minute de l'envie de se rendre invisible à la concrétisation de ce projet, juge le moment opportun pour réapparaître dans la conversation.

— Si je comprends bien, vous appliquez une double surveillance. En clair, vous collez un ange gardien à un ange gardien ?

— Ça, c'est une procédure, se marre Jean-Fi.

— Dont vous me voyez totalement convaincue de l'utilité. Parce que, si j'ai bien décrypté, je suis en danger de mort !

— Au maximum, hein ! Ça ne sera peut-être qu'un kidnapping avec demande de rançon.

— Ouf !

— Voyez, c'est énervant chez les femmes cette indémodable manie de toujours penser au pire.

— Oh non, non, détrompez-vous, je n'ai qu'une hâte, celle de me retrouver attachée et bâillonnée dans une cave glauque, entourée d'hommes cagoulés.

Un poil endormi, le propriétaire des lieux trouve néanmoins dans cette dernière réplique la force de s'immiscer dans le dialogue en glissant un « Ah bon ? » accompagné d'un soulèvement de sourcils marquant aussi bien son étonnement qu'une certaine excitation de l'imaginaire. Jolie même ne relève ni la remarque ni sa jupe, et se fend d'un sourire dont la durée approximative d'une microseconde en dit pourtant long.

Quelle coquine, celle-ci !

L'autre grand couillon du coup, le voilà déconnecté de la réalité en un rien de temps. Plongé en pleine *Histoire d'O* alors que la situation est critique.

Personnellement, je trouve ça un peu limite, et, si je puis me permettre de surenchérir, pas très professionnel. Déjà avec le coup de jouer à broute-minou pendant les heures de service, je me suis retrouvé à deux doigts de la lettre anonyme de dénonciation. Oh ! Vous pouvez me mépriser, j'assume. Oui, comme beaucoup de mes courageux compatriotes, j'aime écrire à la police.

Je passe, mais c'est la dernière fois.

Le vicomte antillais élude aussi l'instant X et remet la conversation d'équerre.

— Quand devez-vous rencontrer votre grand-père ?

— Dans deux jours. Il attend An..., Madame, dans son domaine du Sud-Ouest, réplique Gabriel qui vient de reprendre, dans le désordre : la main, la parole, ses esprits, une attitude en accord avec sa fonction.

Il poursuit :

— D'ici là, tu changes de look et tu deviens l'ombre de l'Allemand. Faut serrer son boss au plus vite. Mets la pression sur Manu pour qu'il le dégote dans les heures qui viennent !

— *Sir, yes sir !* hurle le lieutenant, au garde-à-vous, main plaquée sur la tempe droite.

D'un pas martial, il se dirige vers la porte d'entrée, laquelle devient, sous l'effet magique de la langue française, celle de sortie.

— Madame, monsieur, je vous souhaite une bonne fin de nuit.

Normalement, tout auteur indigne de ce nom ajouterait : « s'exclame Jean-Firmin, en leur lançant un clin d'œil appuyé. » Je décide de ne pas céder à cette facilité.

— Fais gaffe à toi, s'inquiète – comme c'est chou – Gabriel.

— Faudrait vraiment qu'on se marie, chéri ! S'il m'arrivait quelque chose, tu n'aurais même pas la garde de mes dreadlocks.

— Fous-moi le camp !

C'est alors que du fond de l'appartement redevenu calme, on entend un cri sourd. Une plainte murmurée. Un déchirement pour l'âme sensible du flic, sous la peau dure duquel se cache un cœur, etc., etc.

— J'ai peur !

Recroquevillée sur un fauteuil, les bras encerclant ses genoux pour se protéger d'un sentiment aussi glacial qu'un vent de novembre, Anaïs se balance lentement. Un marécage de larmes stagne au bord de ses yeux fatigués. Elle résiste. Choisit de déverser un torrent de mots à la place :

— Il y a une semaine, j'étais bien tranquille, oui. Je vendais mes culottes et mes soutiens-gorges et je suis certaine que cela t'aurait plu de me rencontrer au hasard d'un magasin, en train d'essayer de placer un string transparent au patron de la boutique.

Elle offre un sourire léger à son amant, joue la femme forte. Le jeu cesse. Son visage s'embrume à nouveau.

— Quand ma mère est morte, je me suis retrouvée définitivement seule. Puis j'ai découvert le nom de mon père dans cette lettre qu'elle avait confiée au notaire. Et ce père qui ne m'avait jamais manqué, qu'elle ne m'a jamais raconté, est devenu d'un coup tout ce dont j'avais besoin dans la vie. Je le voulais, plus fort que tout. Je l'ai conçu en rêve : un roc, un pilier, mon nouveau départ. L'occasion de faire confiance à un homme pour me protéger. De me donner l'envie d'en rencontrer un, enfin, et de construire avec lui. J'ai vu un phare, une lumière. Même pas eu le temps de la laisser m'éclairer, elle était éteinte depuis longtemps. Ce père mort il y a plus de trente ans, qu'il a fallu exhumer pour ces putains de tests ADN. Quelle horreur quand j'y pense. Tu ne peux pas savoir le choc, même si je n'ai pas assisté à l'ouverture du cercueil. Maintenant, la seule image que j'ai de mon père est celle d'un squelette. Mon père est un squelette !

— C'est terrifiant, bredouille Gabriel.

À genoux, il pose sa joue sur ceux de cette femme que la douleur et les craintes maltraitent. Ravagent.

— Merci. J'ai eu peur que tu ne me dises : je comprends, sourit tristement sa maîtresse.

— Personne ne peut comprendre cela.

En un geste sans calcul et tout de grâce vêtu, Anaïs étreint les cheveux de l'homme, y plonge son visage pour respirer l'air de la vie.

— Et voilà le dernier pan de ma famille à découvrir. Tu parles d'un bonheur : un grand-père déjà marqué par la mort d'un fils. On ne doit jamais parvenir à faire le deuil d'un enfant et moi, cet enfant, je l'ai fait sortir de terre.

Anaïs s'enfouit à nouveau au centre de son volcan.

— Il va me détester !

Gabriel la rassure :

— Il t'attend avec impatience.

— Cet homme qui n'a jamais voulu entendre parler de ma mère ?

— Tu pourras lui en demander la raison. Il a 97 ans et tu es tout ce qui lui reste. Tu as le visage de son fils, tu es son sang !

— Et il va mourir bientôt lui aussi, prévoit la reine de l'optimisme.

— Et tu seras milliardaire !

— Ce qui, probablement, me vaut d'avoir un contrat sur la tête. Vraiment, tout est parfait !

Le gardien de l'ange des soieries affolantes fait remonter ses mains en doux acier vers son visage. Elle les trouve tranquillissantes et s'endort presque sur cet oreiller de chair et d'os. Gabriel songe alors que, non, décidément tout n'est pas parfait. Sauf peut-être cet instant intime. Unique en vérité. Le policier se redresse et la soulève comme un fêtu de femme, pour s'en aller la poser sur le lit.

Voilà, instant envolé.

Revenu au salon, il empoigne son Smartphone et fait défiler ses contacts.

600 km plus tard et deux minutes plus loin, un homme aux cheveux gris et au sommeil léger entend vibrer son portable. Maurice le saisit sur la table de chevet, en ouvre le clapet et découvre, un peu inquiet, que son fils lui envoie un message à trois heures de la nuit. Il le consulte, puis se rendort en souriant comme cela ne lui était plus arrivé depuis longtemps.

« Je t'aime, Papa. Gaby »

Chapitre 7

— Oui Michel, oui Michel ! Oui Michel !

Le commentateur sportif vedette de la télévision française est en pleine extase. En envoyant directement son coup franc dans la cage hollandaise, Michel Platini, le maître à jouer de l'équipe de France de foot vient quasiment de valider le billet des Bleus pour la Coupe du Monde en Espagne l'année prochaine. Le pays entier vient d'exploser devant son écran, couleur ou noir et blanc, et Philippe Verhagen n'est pas en reste. Même seul dans son canapé, le fils unique d'un des dix chefs d'entreprise les plus riches de la planète s'est laissé aller à reproduire sur son tapis persan le geste du capitaine virtuose des Tricolores. À genoux, il hurle que « ouais, ouais et ouais » en brandissant deux poings rageurs à l'adresse de personne, si ce n'est sa télé, du coup.

Nous sommes le 18 novembre 1981, et bien que la France ait basculé dans la fange du socialo-communisme six mois plus tôt, ce soir, Philippe pardonne tout à une patrie qu'il a accusée de trahison le 10 mai. Parce que bon, Giscard c'était pas la panacée, mais merde, des cocos au gouvernement ! Une demi-heure plus tard, au second but signé Didier Six, l'absolution devenait totale. Un pays qualifié pour la Coupe du Monde de

foot ne pouvait pas être totalement mauvais. L'espoir renaissait.

Au coup de sifflet final, il se servit un verre de son meilleur whisky et le dégusta en rêvant de Platini et sa bande enchaînant les exploits en Espagne jusqu'au titre suprême. Il faudrait encore se méfier des Allemands. Ces satanés Allemands ! Il entendit au loin les klaxons des supporters envahir la nuit victorieuse. Philippe aurait voulu se mêler à cette frénésie libératrice, mais ce n'était pas trop le genre de la maison. Il se contentait donc, seul, de sourire aux anges en savourant son breuvage directement importé d'Écosse quand la sonnerie grinçante du téléphone résonna.

Et, selon l'usage dans ce genre de situation, il décrocha. Ce qui, au fond, m'arrange pour écrire la suite.

— Allô, Philippe ? C'est Catherine.

— Mon amour ? Que se passe-t-il ?

— Tu es papa, Philippe ! Je viens d'accoucher. Je t'appelle de la maternité, tout s'est bien passé.

— Quoi ? Comment ? C'est merveilleux ! Mais bon sang, pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? Catherine, j'aurais voulu être là !

— Je n'ai pas osé. J'ai pensé que ce n'était pas encore pour aujourd'hui et puis les contractions sont devenues de plus en plus douloureuses et j'ai eu peur d'appeler à ton bureau, de devoir dire qui je suis, de me perdre dans des explications. J'ai craint que cela arrive aux oreilles de ton père. J'ai pris un taxi, il pensait que j'allais accoucher sur sa banquette ! Mais tout s'est bien passé, oui.

— Enfin c'est idiot mais bon, j'arrive tout de suite, bien entendu !

— Oui, viens vite, mon amour !

— Catherine ! C'est un garçon ou une fille ?

— Oh ! Une fille.

— Alors, dis à notre petite Anaïs que son père est en route.

Le nouveau-né des papas ne prit que le temps d'enfiler une veste. Jugeant l'ascenseur trop lent, il dévala les escaliers de son immeuble ultrachic, situé au cœur d'une banlieue qui l'était non moins. Dans le hall de marbre, ses Weston glissèrent et il manqua de se ravauger dans la vitre blindée de la porte d'entrée. Ou de sortie car, comme nous l'avons vu plus haut, tout est une question de point de vue. À ce titre, on peut affirmer ici que si Philippe avait porté aux pieds une paire de baskets à 40 francs, il aurait évité de se faire peur. Le point de vue du riche serait donc qu'il vaut mieux rester chic en toutes circonstances, quitte à se péter le nez.

Et pendant que je vous livre – de manière désintéressée, vous m'en saurez gré – ce cours simplifié sur le perspectivisme, notre héros a lancé sa Mustang verte version Bullitt, rutilante et vrombissante, direction l'hôpital. Et vous croyez qu'il prendrait ne serait-ce qu'une minute pour comprendre les théories de Leibniz sur le sujet ? Leibniz, 1646-1716, je le rappelle, interro demain !

Au lieu de ça, Philippe court, déjà, dans les couloirs de la maternité Sainte-Anne-Aymone Giscard d'Estaing.

Vous avez vu comme je vous ai embobinés ? Pas une ligne sur ce qui se trame autour de lui et en lui alors qu'il se trouve au volant de sa Ford mythique. Et le mec, sur ces entrefaites, est pourtant arrivé au chevet de la maman énamourée.

J'en entends déjà qui se demandent comment il a réussi à se sortir des rues encombrées de supporters avinés et beuglants, sans perdre de temps et sans que ces idiots tout à leur joie simple ne fracassent sa belle baignole. À ceux-là, je répondrai : on s'en fout, l'important est ailleurs car, regardez : Philippe berce la petite Anaïs, 45 cm, 3,2 kg, en la couvant d'un regard animal et protecteur. Il tient entre ses bras sa plus grande aventure. Et vous pourrez développer tous vos arguments : c'est tout de même plus intéressant que de raconter le trajet.

Le jeune père repose sa fille endormie sur le ventre de sa mère. L'embrasse sur le front en caressant les doux fils de sa maigre chevelure, embrasse son nez, respire son odeur tel un loup s'imprégnant de celle du dernier rejeton de sa tribu. Prêt à mordre qui s'en approche. Puis il regarde Catherine qui les regarde. Il sent alors monter en lui la force qui lui manquait pour parler à son père. Demain !

— Ne t'inquiète plus de rien. Nous vivrons tous les trois ensemble. Dès que tu sors d'ici avec notre petite, murmure-t-il.

Pour toute réponse, et toute approbation, Catherine lui adresse un sourire soulagé, assorti d'une perle d'eau au coin de l'œil. Elle ne pouvait pas dire mieux, non ?

Enfin, moi j'aurais trouvé cela suffisant, et malgré ce qui nous sépare lui et moi, Philippe aussi s'en contente. Entre mecs, on finit toujours par se comprendre.

Minuit sonne l'arrivée du 19 novembre. À cette date et à cette heure, Louis-Charles Verhagen, 61 ans, veuf depuis une décennie de son irremplaçable, et irremplaçable, Irène, big boss de VIP, acronyme du très clinquant Verhagen Important Perfumes, dort d'un sommeil agité. Il doit se lever à l'aube pour, en plein conseil d'administration, publier les bans de deux mariages : d'abord celui de son fils avec Pauline Depont de Tancarville, fille du célèbre maroquinier dont les sacs encombre les mains des femmes d'émirs et de dictateurs africains, des stars oscarisées d'Olivoude et des putes de l'avenue Foch. Les reines de la mode en somme. Mariage qui entraînera le second : la fusion des empires du luxe à la française. Gros titres assurés dans l'édition post-méridienne de *France-Soir*.

Bref, mon Louis-Charles a raison de se monter la rate parce qu'il risque d'y avoir un hic dans sa petite mécanique bien huilée, un méga grain de sable, un testicule dans la soupe. Mon Philippe, que je vois toujours aussi émouvant et ému auprès des deux donzelles de sa vie, la Pauline, la fusion, les plans sur la comète capitaliste de son vieux, il s'en contre-cogne. Là, il pouponne, papillonne, s'étonne, déconne, se passionne, rayonne. Et quand même, à 1 h 58 précise, gentiment, Catherine le raisonne :

— Philippe, tu devrais rentrer. Je vais dormir, tu sais. Et puis, il faut te reposer pour avoir les idées claires tout à l'heure.

— Je les ai, ne t'inquiète pas !

Catherine, dont les merveilleux yeux se plissent, se dit que de laisser, d'une élégante et toute féminine manière, une ultime place au doute serait de bon aloi avant le départ de son homme.

— Révéler mon existence et celle de la petite à ton père. Y parviendras-tu ?

Verhagen junior, un peu sur les nerfs, se marre :

— Si je ne m'écoutais pas, je foncerai chez lui maintenant. Mais on ne se refait pas et l'on m'a appris à ne pas réveiller les gens la nuit.

À partir de ce moment, je vous épargne le retour jubilatoire au bercail de Philippe « Ça y est je suis papa ! » Verhagen, ses pensées euphoriques, ses illusions sur la réaction de son père, lequel a toujours eu tendance à prendre sur lui quoi donc ? L'ascendant, pardi.

On s'évite la guimauve et la redite, et je suis sûr qu'au fond de vous, vous me remerciez.

À 8 heures pétantes, le corps et la tête embués, le pas très fringant et encore moins matinal trentenaire s'engouffre dans sa Mustang. Il a jeté le journal *L'Équipe* sur le siège passager et se réjouit à nouveau que sa sublime Anaïs soit apparue au monde au moment où Platoche mettait les Bataves à terre. Hier soir, alors qu'ils devisaient de l'avenir, Catherine lui a soudain demandé : « Alors ? On est qualifiés ? »

Une phrase comme ça, ça vous balaye toutes les Pauline milliardaires d'un coup.

À 8 h 28, la voiture de collection s'est enfin extirpée de la circulation banlieusarde. Plus que quelques kilomètres à parcourir sur les départementales de l'ouest parisien et elle aura rejoint le château XVII^e niché au creux de la forêt qui sert de siège social à VIP.

À 8 h 43, le conducteur de la Mustang est pris d'un doute, non pas sur la nature de la conversation qu'il doit avoir avec son paternel, mais bien sur la tenue de route de son bolide. On dirait qu'il glisse un peu dans les virages, non ?

À 9 h 55, Louis-Charles Verhagen fulmine. On sonne à la grille du domaine. Sans doute – enfin ! – son fils, lequel n'a plus que cinq minutes pour se joindre aux autres actionnaires à la table du salon d'apparat. Mais non, on dirait plutôt un véhicule de gendarmerie.

À 10 h 02, la première fortune du pays s'enferme dans son bureau, se pose sur le fauteuil habituellement dévolu aux – rares – invités qui ont déjà connu l'honneur d'en franchir le seuil. Puis, ce puissant, cet intransigeant, ce froid financier, ce parfois monstre de cynisme, ce mondialiste d'avant le mondialisme, ce colossal chef d'un colosse abat son visage entre ses mains, voûte son dos, devenu frêle branche craquante puis hurle de douleur.

À 13 h 01, le présentateur du journal télévisé annonce en deuxième titre, après celui concernant la qualification des Bleus, la mort accidentelle de l'héritier des parfums et produits de luxe Verhagen. Son corps a été

retrouvé « sans vie » *dixit* une source proche de l'affaire (*sic* !) au volant de sa voiture de sport, selon un journaliste qui n'y connaît rien, déchiquetée après une violente sortie de route qui l'a encastrée dans un arbre. Aucun détail ne nous sera épargné.

À ce moment, un cri de désespoir sauvage et glaçant s'échappe de la chambre 102. Les infirmières s'y précipitent.

À 13 h 13 ce 19 novembre 1981, une jeune fleuriste de la rue des Abbesses, Paris XVIII^e, étourdie de sédatifs sur un lit de maternité, et un homme sacré roi du CAC 40 contemplant la tristesse nue de ses arbres centenaires, se sentent seuls à en mourir.

Vous n'irez pas tous au Paradis

Max Heratz

THRILLER



Vous ne connaissez pas Leybent, petite ville des environs de Wichita ? Le FBI non plus n'en avait jamais entendu parler jusqu'au déchaînement de violence qui ébranla la quiétude des habitants de cette Amérique des grandes plaines. Secrets et chantages étant soigneusement gardés, nul ne s'attendait à ce

déluge.

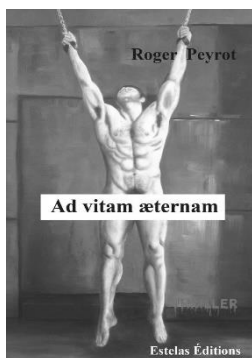
Très vite cette paisible bourgade montre un nouveau visage avec l'émergence de violence, drogue, prostitution et bien pire encore. Le chaos s'installe lorsque l'agent fédéral David Renay et son équipe découvrent à la ferme maudite un corps atrocement mutilé dans une démoniaque mise en scène.

Ce livre relate la naissance d'un des plus grands tueurs en série de tous les temps. On entre dans sa tête et on devient ses yeux. Glaçant de terreur. Âmes sensibles s'abstenir.

AD VITAM ÆTERNAM

Roger Peyrot

THRILLER



Paris VIII^e, parc Monceau, le corps d'une mariée est découvert atrocement mutilé dans sa belle robe blanche souillée de sang. Très vite, on fera la même trouvaille macabre à Miami et San Francisco. Les équipes policières françaises et américaines, aux personnages attachants, menés par le très charis-

matique lieutenant Fares Khazen, collaborent pour résoudre cette affaire hors norme.

Sur les traces d'un serial killer, les enquêteurs vont lever le voile sur un individu doté d'une intelligence allant bien au-delà de la moyenne, une réussite professionnelle enviable, mais que le lourd et douloureux passé a fini par faire sombrer dans une folie meurtrière.

Ensorcelé par cette recherche de vérité jusqu'aux origines du mal, vous serez happé par ce récit peu ordinaire jusqu'à la dernière page.

NEWSLETTER

Retrouvez nos titres sur notre site,
rubrique Catalogue
estelaseditions.com

Pour suivre notre actualité littéraire, inscrivez-vous à notre **Newsletter** en nous communiquant votre adresse mail à :

estelas.editions@gmail.com

Votre adresse restera confidentielle, elle ne sera en aucun cas cédée à des marchands de pubs.

VOUS NE RECEVREZ PAS DE PUB !

Nos mails se font rares (moins d'un par mois), vous ne serez donc pas encombré.

Tous droits réservés
©Estelas Éditions
BP 20, 11800 Trèbes France
estelas.editions@gmail.com
<http://www.estelaseditions.com>

Dépôt légal : mars 2019

ISBN : 9791093167695